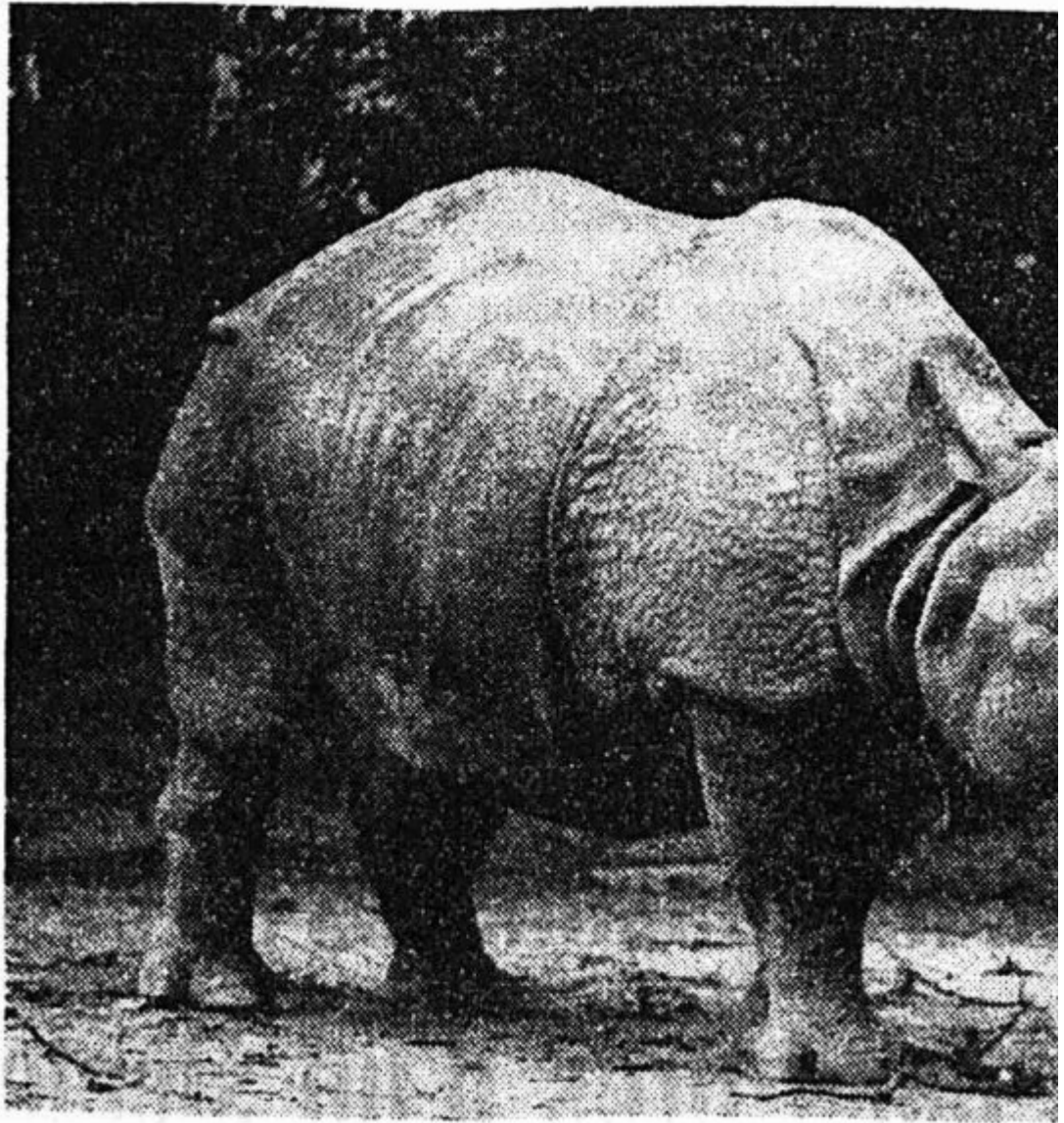


## **La plupart des espèces animales et végétales sont menacées de disparition**

Les menaces qui pèsent sur la faune et sur la flore sauvages sont, à l'heure actuelle, plus sérieuses que jamais. De nombreuses espèces animales ou végétales diminuent d'une manière inquiétante et risquent d'allonger rapidement la triste liste de celles que l'homme a exterminées dans le passé. Parmi les mammifères, trente-six espèces ont disparu à tout jamais et cent vingt sont actuellement en voie de disparition avancée. Parmi les oiseaux, quatre-vingt-quatorze espèces sont éteintes et cent quatre-vingt-sept sont en danger d'extinction. Il ne faut pas oublier « les humbles et les sans-grade » du monde animal et végétal qui ont pâti dans des proportions comparables, et dont certains ont sans aucun doute disparu avant même que d'être connus des scientifiques.



Un « fossile de demain » : le rhinocér

A quelques exceptions près, ces extinctions sont le fait de l'homme. Il est évident qu'au cours de l'évolution de nombreux animaux ont disparu pour des raisons naturelles, les espèces vieillissant comme les individus et s'éteignant au cours de la succession des faunes. Bien avant l'apparition de l'homme, les grands reptiles du secondaire et les mammifères primitifs du tertiaire se sont éteints quand des espèces plus évoluées ont remplacé celles qui étaient devenues sénescentes. Ce processus continue, certes, à l'époque actuelle, au cours d'une évolution sans interruption.

Mais ces cas sont rares et la plupart des espèces sont aujourd'hui menacées directement ou indirectement par l'homme.

Beaucoup d'oiseaux et de mammifères disparus, jadis très prospères, étaient propres à des îles éloignées de toute terre. Archaïques ou super-évolués, ces animaux vivaient dans un équilibre instable, rompu dès que

l'homme a envahi leurs territoires, accompagné d'animaux prédateurs ou compétiteurs mieux armés. Les dodos et les drontes de l'île Maurice et de la Réunion, gigantesques pigeons d'une cinquantaine de livres, incapables de voler, ont disparu dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, victimes d'une chasse motivée par la qualité de leur chair. Il en est de même du grand pingouin, de la huppe de Bourbon, de nombreux perroquets des Antilles, des râles aptères d'Océanie, et de beaucoup des passereaux sucriers des Hawaï (60 % des espèces aviennes propres à ces îles sont éteintes).

Des espèces très abondantes peuplant des continents entiers ont subi le même sort. En Amérique du Nord, les pigeons migrateurs se chiffraient par centaines de millions et leurs bandes obscurcissaient le ciel au moment de leurs passages. Ils n'ont pas résisté à une chasse effrénée, à la destruction systématique des nids et à la déforestation de leurs territoires de reproduction, où ils nichaient en énormes colonies. Le dernier individu est mort en captivité en 1914. Il ne subsiste plus rien des troupeaux de grands mammifères propres à la partie la plus méridionale de l'Afrique. L'hippopotame bleu a disparu vers 1800, le zèbre quagga vers 1880, victimes d'une destruction systématique que motivaient la conquête des terres pour la mise en culture, la collecte du cuir et l'attrait du coup de fusil inutile et du tableau de chasse inégalé.

Aujourd'hui encore, beaucoup d'animaux sont à considérer comme les « fossiles de demain », leurs populations étant en dessous d'un seuil critique et leurs chances de survie infimes, vu la transformation de leur habitat. C'est le cas, entre autres, de plusieurs lémuriens de Madagascar, en particulier de l'ayeaye, dont les effectifs sont inférieurs à cinquante. Le daim de Mésopotamie, souche de nos daims domestiques, n'est plus représenté que par trente individus, le cheval sauvage par quelques petites troupes dispersées à travers la Mongolie. L'oryx d'Arabie, chassé en jeep à travers le désert, compte moins de deux cents individus. Les derniers quarante rhinocéros de Java sont confinés sur une aire minuscule. Les autres espèces de rhinocéros sont également très menacées, victimes de la réduction de leur habitat et du braconnage que motive la collecte de leurs cornes, réputées aphrodisiaques. L'ibis du Japon est représenté par douze individus, le condor de Californie par une quarantaine, le faucon de l'île Maurice par dix couples, la grue blanche américaine par quarante individus au maximum. Beaucoup de petits passereaux, qui n'ont pu être observés depuis des années, doivent être considérés comme au bord de l'extinction, sinon éteints.

Par ailleurs, l'ensemble de la faune et de la flore sauvages est en régression à travers le monde. Les oiseaux rapaces sont particulièrement menacés, notamment en France, où l'on continue à leur faire une chasse acharnée, sous le prétexte qu'ils sont nuisibles. Leurs populations sont par ailleurs stérilisées par les effets des insecticides auxquels ils sont très sensibles. Le faucon pèlerin ne compte plus que cent cinquante couples ; disparus d'une bonne partie de notre territoire, ses effectifs ont subi une diminution de 50 % à 80 % au cours des derniers trente ans.

Même les animaux dont l'homme tire directement profit subissent une

régression avancée. C'est le cas pour le gibier, surtout des canards et des petits échassiers migrateurs, menacés par une chasse encore excessive et par l'assèchement des zones humides qui leur sont nécessaires. Les baleines, qui constituaient jusqu'à ces dernières années une source importante de matières grasses, se sont raréfiées au point que certaines nations ont dû désarmer leur flotte baleinière. Dans l'Antarctique, dernier refuge des grands cétacés, les effectifs du rorqual bleu ne dépassent pas mille neuf cent cinquante individus. Les populations du rorqual commun ont diminué des deux tiers entre 1955 et 1964.

La survie de la faune sauvage est ainsi mise en cause à travers le monde entier. Nous devons tout faire pour éviter sa disparition et même sa réduction. Tout d'abord, nous n'avons pas le droit moral d'exterminer une espèce vivante, que nous n'avons pas créée. Ensuite, chacune de ces espèces représente un capital scientifique et culturel, partie intégrante de notre patrimoine naturel. L'étude de beaucoup d'animaux et de végétaux encore très insuffisamment connus est susceptible d'éclairer d'un jour nouveau les grandes lois de la biologie, en particulier en ce qui concerne les adaptations au milieu et le fonctionnement des communautés animales.

Des raisons strictement utilitaires sont également à invoquer. La protection accordée aux otaries à fourrure des îles Pribiloff, dans le Pacifique nord, menacées vers la fin du siècle dernier, a permis la reconstitution de populations maintenant estimées à plus d'un million et demi d'individus. La collecte annuelle de soixante mille dépouilles assure à ces îles déshéritées un revenu substantiel. Si elle est efficace, la protection des grands cétacés assurera à nouveau un important approvisionnement en matières grasses. Les mesures restrictives de collecte, de commercialisation et d'importation des peaux de félins tachetés, surtout de léopard, ont pour but autant de préserver une ressource naturelle que de sauver de l'extinction des animaux d'un grand intérêt scientifique et esthétique.

En Afrique orientale et australe, les grands mammifères, buffles, antilopes et éléphants, sont depuis plusieurs années exploités pour leur viande. Résistant bien au climat et aux maladies, capables d'exploiter les maigres ressources végétales des savanes arides, ces animaux ont un bien meilleur rendement en protéines que les animaux domestiques que l'on pourrait leur substituer.

Et, par ailleurs, nous ne sommes pas au bout de nos découvertes. Nous serons un jour capables de tirer profit d'animaux et de végétaux actuellement « inutiles », mais dont nous avons le devoir de conserver les souches pour le bien de l'humanité de demain.

La régression de la faune sauvage est également le symptôme évident de la dégradation des habitats naturels et de l'ensemble de la biosphère, mince pellicule vivante dont dépend notre survie. Chaque espèce occupe une position déterminée dans les systèmes biologiques et concourt au maintien d'un équilibre dont nous tirons profit. C'est précisément le maintien de cet équilibre naturel auquel l'homme doit tendre à l'époque actuelle. La

transformation radicale des habitats naturels à travers le monde entier, l'empoisonnement de la planète par les produits de nos industries et par les déchets de nos activités, sont des archaïsmes qui devront cesser dans le monde de demain.

Nous devons maintenir un équilibre biologique satisfaisant par un aménagement rationnel de la planète, où il y a place pour des communautés sauvages. Leur maintien est indispensable à un rendement global élevé, à long terme plus rentable que les transformations intempestives qui compromettent la stabilité des sols autant que celle des populations animales et végétales. Dans les cas extrêmes, les espèces menacées doivent être préservées en captivité. Les souches ainsi conservées sont susceptibles d'être réintroduites à l'état sauvage dès que les conditions sont redevenues favorables. Cela s'est fait à plusieurs reprises, notamment dans le cas de la bernache des Hawaï, redevenue florissante après sa multiplication en captivité.

L'homme est ainsi le principal bénéficiaire du maintien des équilibres naturels à travers le monde. La prospérité des animaux sauvages, même des plus inutiles à première vue, est le signe le plus évident de cette stabilité. La régression de la faune est le symptôme d'une dégradation biologique de la planète, dont nous serons l'ultime victime. Notre espèce apparaît ainsi, à long terme, comme la plus menacée de toutes. Nous espérons que le naturaliste J. H. Fabre avait tort quand il déclara que l'homme succomberait, tué par l'excès de ce qu'il appelle la civilisation.